

cruautés, un système de terrorisme qui ne servit qu'à exciter de nouveaux mécontentements. Après la mort de Trajan, en 118, son successeur Adrien révoqua Lucius Quietus, et établit à sa place J. Annus Rufus. J. Annus Rufus, que les documents juifs désignent incorrectement sous le nom de Turnus Rufus, et que plusieurs rabbins prennent pour l'empereur lui-même, continua les traditions d'oppression et de violence de son prédécesseur et hâta la crise. De toutes parts les Juifs se préparèrent secrètement à la lutte et se procurèrent des armes. Sur ces entrefaites, Barakiba, qui, avec plusieurs autres rabbins, s'était hautement déclaré en faveur de Barcochebas, fut jeté en prison. Barcochebas n'hésita plus alors, et donna le signal de la révolte, pendant qu'Adrien revenait de sa seconde expédition d'Orient, vers 130. Le chef des insurgés exerçait sur ses coreligionnaires un ascendant considérable, grâce au pouvoir miraculeux qu'on lui accordait, et grâce surtout à sa rare intériorité. Le soulèvement fut général; de tous côtés on s'empara des hauteurs, et l'on s'y établit comme dans des fortifications naturelles; les chrétiens qui refusèrent de se joindre au mouvement furent indistinctement massacrés, et dès lors commença une tactique de guérillas qui fit éprouver des pertes sensibles aux Romains. En 132, Barcochebas s'empara sans difficulté de Jérusalem, que la garnison romaine avait eu probablement la prudence d'évacuer. Là, il installa un gouvernement en règle, et ordonna même de frapper des monnaies, qui nous sont restées comme d'incontestables monuments de ce sanglant épisode de l'histoire juive. Ces monnaies portent d'un côté son nom, et de l'autre ces mots : « Liberté de Jérusalem. » Un autre détail caractéristique, qui prouve combien cette lutte avait une origine nationale, c'est que Barcochebas, au lieu d'adopter pour ces monnaies le caractère assyrien carré qui, depuis la captivité babylonienne, était en usage chez les Juifs, se servit de l'ancien alphabet samaritan ou hébraïque des monnaies. D'après un sujet gravé sur une de ces monnaies, conservée au British Museum, on pense que Barcochebas avait entrepris la reconstruction du temple. L'insurrection juive fit des progrès rapides, et Rufus était incapable de résister. Plus de cinquante places fortifiées et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades tombèrent aux mains des rebelles. La situation devenait critique pour les Romains. Adrien rappela alors de Bretagne son meilleur général, Julius Severus, et lui donna ordre de se rendre sans retard en Palestine. Mais, pendant cet intervalle, l'insurrection avait fait de nouveaux progrès, et, à son arrivée, Julius Severus fut obligé d'éviter les combats sérieux, pour reprendre une à une les places qui étaient au pouvoir des rebelles. Cette sage tactique réussit, et bientôt Julius Severus put aller mettre le siège devant Jérusalem, dont il s'empara après avoir subi de grandes pertes. Mais la guerre n'était pas terminée pour cela, et la résistance se transporta de la ville sainte à Bethar ou Betharis, dans le voisinage de Bethron, citadelle située dans les montagnes et, par conséquent, presque inexpugnable. Barcochebas s'y maintint pendant trois ans, et fit mettre à mort le savant Eleazar de Modin, soupçonné de trahison. Suivant les documents talmudiques, Bethar fut prise d'assaut par les Romains en 135, le neuvième jour du mois de ab, l'anniversaire de l'incendie du Temple par Titus. On a dit que 580,000 Juifs périrent dans cette affaire; mais ce chiffre est évidemment fort exagéré, à moins qu'on ne l'entende du nombre total des Juifs tués dans l'insurrection. Barcochebas mourut vaillamment, les armes à la main, et sa tête fut apportée à Julius Severus. Le dénouement de ce drame sanglant fut marqué par de nouvelles cruautés envers les vaincus. Adrien défendit aux Juifs d'entrer dans Jérusalem, et, voulant effacer jusqu'au souvenir même de la ville sainte, il la fit raser et fit construire à sa place une ville nouvelle, qu'il nomma *Ælia Capitolina*. C'est de cette époque que date la dispersion des Juifs sur toute la surface de la terre.

BARCOLONGO s. m. (bar-ko-lon-go — mot espagn.). Mar. Bâtiment à voiles et à rames, en usage en Espagne.

BARCOS (Martin de), théologien, né à Bayonne en 1600, mort en 1678. Il reçut les premières leçons de son oncle maternel, l'abbé de Saint-Cyran, et continua ses études à Louvain, sous le fameux Jansénius. Chargé ensuite lui-même de l'éducation du fils d'Arnaud d'Andilly, il succéda à son oncle comme abbé de Saint-Cyran, joua un rôle assez important dans les disputes du jansénisme, et composa, dans le sens de cette doctrine, de nombreux écrits, oubliés comme les discussions subtiles qui les ont fait naître, mais dont nous citerons cependant les principaux : la *Grandeur de l'Eglise romaine*; *Traité de l'autorité de saint Pierre et saint Paul* (1645); *De la Foi, de l'Espérance et de la Charité* (1691); *Exposition de la foi de l'Eglise romaine touchant la grâce et la prédestination* (1700), etc.

BARCUS, comm. du départ. des Basses-Pyrénées, arrond. de Mauléon; pop. aggl. 464 hab. — pop. tot. 2,091 hab.

BARD s. m. (bar — du haut allem. *bara*, civière). Techn. Sorte de civière dont on se sert, dans les chantiers de construction et ailleurs, pour le transport des matériaux et

autres objets : Le *bard* se compose de deux barres parallèles, qui forment les côtés et qui sont réunies, de distance en distance, par des traverses, dont l'ensemble constitue une espèce de plateau que l'on nomme *embarras* et sur lequel on place le fardeau à transporter. (***) On dit aussi *BAYARD*. Chariot monté sur deux roues et traîné ordinairement par des hommes, que l'on emploie, dans les chantiers de construction, pour le transport des matériaux d'un fort volume. On lui donne aussi le nom de *diabie*.

— *Bard à pots*, Civière sur laquelle on transporte les creusets, dans les verreries.

— *Hortic*. Sorte de civière qui porte dans son milieu un coffre plein ou à claire-voie, dans lequel on met les plantes délicates que l'on ne peut, sans danger, placer dans une brouette, ainsi que les fumiers et surtout les engrais liquides, que l'on veut éviter de renverser.

— En terme de blason, poisson courbé et adossé.

BARD, village du royaume d'Italie (Piémont), à 36 kil. S.-E. d'Aoste, sur la rive gauche de la Doria. Le fort de Bard, qui commande l'entrée de la vallée d'Aoste, fut pris et rasé en 1800 par les Français, mais il a été reconstruit en 1815.

Bard (PRISE DU FORT DE). Lorsque l'armée française, conduite par Bonaparte, en 1800, à travers les cimes glacées des Alpes, entra franchi le grand Saint-Bernard, elle s'engagea dans la vallée d'Aoste, qui conduit aux riches plaines du Piémont. A peu de distance d'Ivrée, marquisat célèbre dans les guerres d'Italie, la vallée se resserre tout à coup en une gorge étroite, où coule la Doria, rivière profonde, rapide et dangereuse, bordée des deux côtés de rochers inaccessibles. C'est dans cette espèce d'étranglement que s'élevait le fort de Bard, dominant la petite ville de ce nom, et construit sur un rocher solitaire qui en faisait une position inaccessible, défendue par vingt pièces d'artillerie et cinq cents hommes de garnison. L'avant-garde de l'armée française, conduite par Lannes, vint se heurter contre ce rocher infranchissable, et essaya vainement de l'emporter par un coup de main, après avoir pénétré de vive force dans la ville de Bard. Accueillies par une fusillade meurtrière, en abordant les murs du fort, nos troupes durent battre en retraite devant une position que nos meilleurs généraux avaient déclarée inexpugnable, et qui, cependant, fermait la seule route ouverte au génie du premier consul. Informé de cet obstacle inattendu, il accourut rapidement pour juger par ses propres yeux de la grandeur de l'obstacle qui s'offrait tout à coup à son audacieuse entreprise. Les hommes comme Bonaparte sont doués d'une volonté qui brise toutes les difficultés, et ce n'était pas avec les soldats qui furent plus tard la grande armée qu'il allait s'avouer vaincu par un rocher, lorsque ses mains touchaient déjà aux palmes de la victoire. Le commandant du fort, sommé de se rendre, refusa fièrement, par un pressentiment de la catastrophe qui menaçait l'armée autrichienne si le fort de Bard ne devenait une impasse infranchissable pour les Français. Bonaparte, reconnaissant lui-même l'impossibilité de franchir le passage, fit étudier les positions environnantes, et l'on finit par découvrir, le long des sinuosités qui sillonnaient la montagne d'Albarédo, dominant la ville et le fort de Bard, un sentier étroit qui allait rejoindre plus bas la grande route du Piémont. Quinze cents travailleurs sont aussitôt commandés pour élargir ce sentier; des escaliers sont construits dans les endroits où la pente est trop rapide, et là où le chemin serpente autour des précipices, des murs sont élevés pour garantir d'une chute facile nos intrépides soldats. Enfin, sur une montagne regardée comme inaccessible à de l'infanterie, la cavalerie française parvint à effectuer son passage. Fatigué de cette montée escarpée et raboteuse, Bonaparte s'endormit à l'ombre. Chaque soldat, passant devant lui, défilait en silence, de peur de troubler son sommeil, et contemplait avec attendrissement le jeune général qui partageait ses fatigues et ses périls, et qui les conduisait à la gloire. Toute l'armée défila ainsi, à la vue du commandant du fort, désespéré de ne pouvoir l'arrêter. Un effort plus prodigieux encore étonna l'ennemi; tandis qu'une pièce de canon, hissée à force de bras dans le clocher de Bard, commençait à foudroyer le fort, deux autres pièces sont portées par les soldats sur des rochers affreux qui dominent la position, et ouvrent un feu meurtrier contre les murs de la petite citadelle. En même temps, notre artillerie, grâce à une ruse ingénieuse (v. ALPES [passage des]), passe pendant la nuit sous les batteries mêmes du fort, qui menacent à chaque instant de la détruire, et va rejoindre le reste de l'armée. Le commandant autrichien, voyant dès lors son rôle défensif réduit à l'impuissance, et craignant d'être emporté d'assaut sans que sa résistance put influer sur les événements qui se préparaient, consentit à capituler le 1^{er} juin (1800). Témoin de l'audace de nos soldats et du génie de leur capitaine, il eut, le premier peut-être, le pressentiment du désastre qui allait frapper les troupes de Mélas, endormi dans une sécurité fatale par les folles assurances du cabinet de Vienne, au moment même où la foudre s'amoncelait pour éclater tout à coup sur sa tête.

BARD (Jean), habile médecin et chirurgien

américain, né à Burlington (New-Jersey) en 1716, d'une famille d'origine française, mort en 1799. — Son fils, **SAMUEL BARD**, né à Philadelphie en 1742, mort en 1821, fonda à New-York une école de médecine, une bibliothèque publique et un hôpital pour l'instruction des élèves. Praticien de premier ordre, il compta parmi ses clients la famille de Washington, professa avec éclat la pathologie et la thérapeutique, et composa un traité d'accouchement et divers autres écrits.

BARD (Joseph), littérateur français, né à Beaune vers 1800, mort le 21 octobre 1861, a signé ses œuvres *Chevalier*, puis *Commandeur Bard de la Côte-d'Or*, ce qui a parfois égayé les petits journaux. Après avoir fait ses études à Lyon, il débuta dans les lettres par un volume ayant pour titre : *Considérations pour servir à l'histoire du développement moral et littéraire des nations* (1826, in-8°). Il publia ensuite diverses poésies, entre autres un poème en cinq chants sur la *Chute d'Alger* (1830); le *Pèlerin au xiv^e siècle*, autre poème, et les *Mélancoliques* (1832, in-8°). En suivant l'ordre chronologique, nous le voyons écrire : la *Vénus d'Arles* (1834, 2 vol.); *Cent lèthes dans un bonnet* (1836, in-8°); *Paysages et impressions* (1837), et plusieurs récits de voyages, tels que : *Journal d'un pèlerin* (1845, 2 vol.); *Une semaine à Londres* (1851); *Londres, la Hollande et la Belgique* (1851); *Turin, Gènes, Florence et Rome* (1854); le *Département du Rhône* (1858), etc. Nommé membre de plusieurs académies départementales et correspondant de la Société des antiquaires, les annales et les chroniques de la Bourgogne lui ont fourni les documents nécessaires pour écrire de nombreuses notices sur les antiquités monumentales de cette province; des histoires populaires de Chalon-sur-Saône (1847), Nuits (1848), Dijon (1849), Bourg (1854), et des itinéraires. On lui doit en outre un *Manuel général d'archéologie sacrée* (1844, in-8°); divers articles dans les journaux, des poésies, etc.

BARDACHE s. m. (bar-da-che — de l'ar. *bardaj*, esclave). Giton, mignon, homme qui se prête à l'égard d'un autre homme à des complaisances obscènes et contre nature; c'est le corrélatif de *tribade* et *gougnotte*: C'était un homme déjà sur l'âge et le plus sale *BARDACHE* de toute sa confrérie. (Fr. Michel.)

BARDACHISER v. n. ou int. (bar-da-chi-zé — rad. *bardache*). Faire le bardache.

BARDAGE s. m. (bar-da-je — rad. *bard*). Constr. Transport opéré au moyen du bard. Plus généralement, Transport des matériaux à pied d'œuvre, c'est-à-dire depuis l'endroit où ils ont été préparés ou déposés provisoirement jusqu'à celui où ils doivent être employés, ou bien, s'il est nécessaire de les élever à une certaine hauteur, jusqu'à celui où se trouve la machine destinée à en opérer le montage.

BARDAJ Y AZARA (don Eusèbe de), diplomate et ministre espagnol, né à Huete en 1765, mort en 1844. Tour à tour ambassadeur et ministre des affaires étrangères, depuis le commencement de ce siècle, il a souvent favorisé la politique française et soutenu le parti des conservateurs modérés. Il a quitté les affaires en 1837.

BARDALE s. f. (bar-da-le). Nom de l'aloë chez les bardes.

BARDANE s. f. (bar-da-ne — de l'ital. *barda*, couverture de cheval, à cause de la grande largeur de ses feuilles). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des carquinées, dont quelques espèces croissent en Europe : *Henri III, roi de France, fut guéri d'une fièvre quartue avec la décoction de bardane*. (Trév.) La racine de *BARDANE* est très-souvent employée en médecine dans les maladies chroniques de la peau. (Lemaire.) On appelle aussi la *BARDANE* herbe aux teigneux. (V. de Bomare.) Dans les campagnes, on fait bouillir les racines de la *BARDANE*, et on les mange à la manière des salsifis. (Richard.) Les *BARDANES*, mêlées aux grandes herbes, poussèrent en liberté dans les cours. (J. Sandeau.) On l'appelle aussi *GLOUTERON* ou *GLAITERON*.

— *Encycl.* *Bardane* est le nom vulgaire du genre lappa de Tournefort; il appartient à la famille des composées, tribu des cinarées, sous-tribu des carquinées. Les feuilles sont pétioles, cordiformes et tomenteuses en dessous. La racine est longue, charnue, employée comme sudorifique dans les rhumatismes, recommandée par Alibert dans certaines dartres squameuses, et propre à servir de succédané à la saïsepaille, dans les maladies vénériennes. Percy traitait la teigne squameuse avec le suc et les feuilles de la *bardane*, d'où lui est venu le nom d'*herbe aux teigneux*. On la nomme aussi quelquefois *GLOUTERON*. On distingue la *bardane tomenteuse*, la grande et la petite *bardane*; mais plusieurs naturalistes ne considèrent ces espèces que comme des variétés de la *bardane commune* (*arctium lappa*, de Linné). Les *bardanes*, en général, sont des herbes communes en Europe et en Asie. Dans nos contrées, la *bardane* fleurit vers le milieu de l'été. Ses fruits jouissent d'une propriété remarquable. Lorsqu'ils sont mûrs, ils s'attachent aux habits des passants et aux poils des animaux, au moyen des crochets qui garnissent la pulpe qui les contient. La *bardane* est considérée comme nuisible aux champs qu'elle envahit, au détriment de plantes plus utiles. On peut cependant

en tirer quelque parti. Elle contient beaucoup d'acide, et, par conséquent, arrachée lorsqu'elle est en fleur, elle peut fournir un engrais excellent. Elle est aussi, comme on l'a vu, de quelque emploi en médecine. Ses jeunes pousses peuvent, dit-on, remplacer l'asperge et l'artichaut. On les mange quelquefois crues avec du sel.

BARDANE s. f. (bar-da-ne). Nom que l'on donne à la punaise.

BARDANIÈRE s. f. (bar-da-ni-ère — rad. *bardane*). Claire pour attirer les punaises.

BARDAQUE s. f. (bar-da-ke). Vase de terre poreuse, que les Egyptiens emploient pour rafraîchir l'eau : Les *BARDAQUES* de terre poreuse fabriquées à Thèbes, qu'apporte la navigation du haut Nil. (Gér. de Nerval.) *Gargoulettes* et *BARDAQUES* propres à rafraîchir l'eau. (Gér. de Nerval.)

BARDARIOTES, soldats persans qui faisaient partie de la garde particulière des empereurs byzantins. Ils portaient un habit rouge et un bonnet à la persane, bordé de jaune.

BARDAS, patrice de Constantinople et frère de Théodora, qui était devenue impératrice par son mariage avec l'empereur Théophile. Celui-ci, en mourant, le nomma tuteur du prince Michel, encore au berceau; mais lui donna pour collègues Théoctiste et Manuel. Bardas, qui cachait sous des dehors trompeurs une âme corrompue et une ambition effrénée, chercha à développer tous les instincts vicieux dans l'âme de son pupille; par ses manœuvres artificieuses, il perdit dans l'esprit du jeune prince les deux personnages que l'empereur défunt avait associés à son pouvoir : Théoctiste fut assassiné, et Manuel envoyé en exil. Bientôt Théodora elle-même fut chassée du palais; on l'enferma dans un cloître avec les princesses ses filles. D'autres crimes odieux vinrent souiller l'administration de Bardas, qui se vit alors seul maître de l'empire; le patriarche Ignace voulut essayer de faire quelques représentations; Bardas le déposa, le fit renfermer dans un cachot et mit à sa place l'eunuque Photius, son neveu, dont la fougue orgueilleuse amena plus tard le schisme de l'Eglise grecque. Bardas se fit alors donner le titre de César, qui devait le conduire à usurper l'empire; mais il eut l'imprudence de laisser s'établir dans la faveur de Michel un certain Basile, Macédonien, qui ruina tous ses projets et fut la cause de sa perte. Ce favori inspira au jeune empereur le désir d'aller faire la guerre en Crète; Bardas ne manqua pas d'accompagner l'armée, et, comme il affectait de placer sa tente sur un point plus élevé que celle de l'empereur lui-même, il ne fut pas difficile à Basile d'exciter les soupçons de Michel. L'ordre de tuer Bardas fut donné et exécuté en 866, malgré les supplications de ce malheureux, qui s'était jeté aux genoux de son pupille et qui demandait grâce.

BARDAS PHOCAS et **BARDAS SCLERUS**, généraux de l'empire grec dans la dernière moitié du xi^e siècle. Le premier était neveu de l'empereur Nicéphore Phocas, et, lorsque celui-ci eut péri d'une mort tragique, il avait été relégué dans Anassie, où il chercha dans l'ombre les moyens de se venger. Bientôt il sortit d'Anassie, parvint à s'emparer de Césarée de Cappadoce, et, alors, il ne craignit plus de revêtir la pourpre et de se faire proclamer empereur.

Cependant Bardas Sclerus était parvenu aux premières charges militaires, par la faveur de Jean Zimisces, devenu Auguste et empereur après la mort de Nicéphore Phocas. Avec une armée de 10,000 hommes seulement, le nouveau général sauva l'empire contre une invasion de barbares russes, bulgares et hongrois. Après ce glorieux exploit, Jean Zimisces l'envoya en Asie pour combattre Bardas Phocas. Tous les chefs de la petite armée que l'usurpateur avait pu réunir, effrayés à la vue de l'armée impériale, firent leur soumission, et Bardas Phocas se soumit lui-même, sur la promesse qu'on lui fit d'épargner sa vie; Zimisces ordonna qu'il fût enfermé dans un monastère de l'île de Chio. Après la mort de Zimisces, qui arriva bientôt après, l'eunuque Basile, qui obtint la faveur des jeunes empereurs Basile et Constantin, fit retirer à Sclerus son commandement. Celui-ci, irrité d'une pareille injustice, arbora, à son tour, l'étendard de la révolte et se fit proclamer empereur. Alors Basile eut l'idée de rappeler Bardas Phocas pour l'opposer à son ancien ennemi. Le sort des armes se déclara contre Sclerus, qui fut obligé de chercher un refuge auprès du calife de Bagdad. De nouvelles péripéties amenèrent Phocas à ceindre une seconde fois sur son front le diadème; Sclerus reparut de son côté, il proposa à Phocas de réunir leurs forces et de partager la souveraine puissance. Cette proposition fut acceptée, mais avec une secrète pensée de trahison; Sclerus vint donc trouver Phocas en Cappadoce, et celui-ci le fit renfermer dans une forteresse. Bientôt après Phocas se mit en marche pour Constantinople; mais il fut atteint d'un mal subit et mourut sous un arbre où il était allé s'asseoir. Sclerus, remis en liberté par la veuve de Phocas, allait recommencer la guerre, lorsque, fatigué de tant de dangers, et affaibli, d'ailleurs, par les atteintes de la vieillesse, il fit demander son pardon à l'empereur Basile, qui lui accorda la